

jusqu'à Ambohibary, au sud de Maroway, pour couper la retraite de l'ennemi sur Andrika. — Fait au quartier général le 1er mai 1895... le général commandant la brigade : METZINGER."

Ayant lu, le colonel fit une pause de quelques secondes ; puis d'un ton calme, consultant sa montre, il ajouta :

—Messieurs les commandants de compagnie, la colonne partira à quatre heures du matin, il est onze heures et demie ; vous ferez prendre les armes à vos troupes à trois heures, de manière à pouvoir passer l'inspection... Je ferai rappeler à quatre heures moins cinq... La 2e compagnie de Sakalaves formera l'avant garde ; une section de marine sera détachée en avant pour former la pointe avec une section sakalave...

Et se tournant vers Pierre :

—Monsieur Ladret, vous marcherez avec la pointe.

Le jeune homme devint rouge de plaisir...

Le jour pointait, lorsque Pierre s'éveillant de lui-même, se mit sur son séant, la tête lourde, les yeux embrouillardés encore d'un sommeil de plomb qui lui laissait les idées confuses et le cœur embarbonillé : à côté de lui, sur la couchette de campement, de Bériex dormait à poings fermés, ronflant comme un bienheureux.

La vue du marais rappela instantanément au jeune homme ce qui s'était passé la veille, et ce qui allait se passer ce matin-là : bien que la fièvre le gênât fort, lui procurant par instant de petits frissons désagréables, il sauta à terre, l'âme toute joyeuse, à la pensée qu'on allait se battre.

—De Bériex !... eh ! de Bériex... debout !...

L'autre sursauta, se frotta les yeux, bâilla longuement.

—Déjà !... quoi !... pas de grasse matinée... fichu métier !...

Et souriant quand même, enfonçant les deux poings sur le mince matelas de la couchette.

—Meilleure que la terre dure, tout de même...

Pierre avait passé la tête par la porte de la hutte, appelant :

—Morillot !... Morillot...

Dans une tente voisine, un remue-ménage s'entendit et une voix assourdie par un bâillement formidable, répondit :

—Voilà mon lieutenant... voilà.

—Vite... le fourrier, commanda-t-il... et au trot...

Il consulta sa montre : elle marquait la demie de deux heures et déjà, là-bas, à l'horizon, par dessus les herbes hautes de la brousse, une ligne pâle, infiniment mince, faisait une ligne de démarcation entre le ciel et la terre ; au zénith, dans la voûte moins sombre des cieux, les étoiles pâlisssaient.

Tout en chantonnant un refrain d'opérette, Pierre faisait ses préparatifs : il s'assurait que son revolver contenait bien le nombre de cartouches, enlevait la baguette d'arrêt, vérifiant à nouveau, pour la quinzième fois peut-être le fil et la pointe de son sabre ; et de Bériex, qui le regardait d'un air narquois, se mit à dire :

—C'est donc cette fois-ci que tu vas étreindre tes joujoux... espèce de gosse, va ! pour le plaisir que ça procure...

—Ah ! moi, il me semble que j'aurai une hésitation — oh ! pas longue — avant de tuer...

—Moi aussi, il me semblait ; eh bien, je t'assure qu'on se trompe : ainsi, hier, à quelques kilomètres d'ici, j'ai fait un détour pour voir ce qui se passait du côté de Maroway... et voilà-t-il pas que, tout à coup, une demi-douzaine de grands singes, vêtus comme des saltimbanques, me sautent dessus... Ah ! ça n'a pas été long... A droite et à gauche, sabrez ! En avant, pointez !... par principe, comme à l'école... Un tombe à droite, un à gauche... je ramasse les rênes, je mets les éperons aux flancs de Bibi, je l'enlève... et quand je me retourne pour voir ce qu'était devenu l'ennemi, plus personne... que mes trois singes étendus sur l'herbe...

Il se mit à rire et ajouta avec un haussement d'épaules :

—Quant à l'impression de l'acier entrant dans la chair, pas plus que si j'avais distribué une volée de coups de canne...

En ce moment, le fourrier entra.

—La colonne part à quatre heures, rappel à moins cinq... la compagnie sur les rangs à trois heures et demie pour l'inspection que passera le capitaine... Ce n'est pas tout ; dans une demi-heure, que le sergent Lauvard et sa section soient ici... nous partons en pointe d'avant-garde ; ils ont le temps de prendre le café...

—Bien, mon lieutenant ;... alors, on va se cogner !... ça c'est chouette !...

Le sous-officier partit en courant et Pierre le vit qui allait de tente en tente passant la tête, réveillant bruyamment les hommes qui se mettaient aussitôt à préparer leur "fourbi", secouant la fièvre, envoyant au diable l'anémie, tout heureux de voir enfin cet "ennemi" qu'ils attendaient depuis si longtemps...

De Bériex, lui, était allé jusqu'au petit parc d'artillerie où il avait attaché son cheval la veille au soir, et où il le trouva, mâchant du bout des dents un peu de paddy, en guise d'avoine.

Consciencieusement, il le pensa, le brossant et l'étrillant, comme s'il se fût agi d'une revue ; après quoi l'ayant sellé, il passa la bride dans son bras et s'en revint, à petit pas, à travers le camp en rumeur,

arrêté à tout moment par les troupiers, curieux d'avoir des détails.

Aussi, quand il arriva devant la hutte de Pierre, les vingt-cinq hommes de la section du sergent Lauvard étaient déjà là, l'arme au pied, attendant que Pierre donnât l'ordre du départ.

Enfin, comme la montre du sous-lieutenant marquait trois heures, il fit faire par le flanc droit, de Bériex se mit en selle et la petite troupe partit, pour rejoindre sur le front de bandière la 2e compagnie sakalave, déjà sous les armes et qui attendait...

La section indigène s'étant jointe à la sienne, Pierre fila rapidement, de manière à prendre son avance réglementaire, sans retarder le départ de la compagnie d'avant-garde : au pas accéléré, les hommes trottaient sur l'étroit sentier, regardant instinctivement les hautes herbes qui le bordaient à droite et à gauche, très propres aux embuscades ; mais, tout de suite, il avait détaché à cinquante mètres sur les côtés, des flanqueurs chargés de protéger sa marche, tandis que, sous la conduite du marais qui connaissait le chemin pour l'avoir fait la veille, quatre hommes, choisis parmi les plus débrouillards, servaient d'extrême pointe, accouplés deux par deux, un marsouin et un sakalave...

Pierre, lui, marchait avec le gros de sa troupe, tout vibrant à la pensée que, dans quelques heures, il aurait reçu le baptême du feu et qu'il pourrait écrire à papa Sulpice qu'il avait bien profité de ses leçons.

Durant quatre heures, on avança ainsi, sans qu'aucun incident vint troubler la marche en avant ; seulement, le soleil déjà haut, commençait à cribler de traits de feu les troupiers qui trouvaient que ces sacrés "z'lovas" mettaient bien de la difficulté à montrer le bout de leur nez...

Soudain, la pointe d'avant-garde fit halte, et de Bériex arriva au galop prévenir que de l'autre côté d'un marais qui barrait la route, la ligne ennemie s'apercevait, avec une pièce de canon, enfilant le chemin que devait suivre la colonne.

Un quart d'heure plus tard, le colonel arrivait, et haussé sur ses étriers, examinait l'horizon à l'aide de ses jumelles : là-bas, sur une hauteur, s'apercevaient, mais très confusément, des fortifications qui devaient être celles du Roa dominant Maroway ; en avant des points noirs, en grand nombre, éparpillés à travers la campagne, et qui étaient certainement les troupes hovas ; enfin, sur la gauche, un large ruban scintillant au soleil, le Betziboka, sur lequel la flotille du commandant Bienaimé faisait des taches sombres.

Au galop, les quelques pièces d'artillerie qui accompagnaient la colonne, arrivèrent et se mirent en batterie, prêtes à protéger le passage du marais, par la compagnie d'avant-garde qui, toujours couverte par sa pointe, reprit la marche en avant.

Une fusillade tout à coup éclata et, par-dessus la tête de Pierre et de ses hommes, une volée de balles passa.

—Saluez ! cria plaisamment de Bériex qui avait vu quelques-uns des jeunes soldats de marine courber involontairement la tête.

Lui n'avait pas bronché : droit sur sa selle, la main à la visière du casque, il regardait devant lui, intéressé par ce spectacle, disant à Pierre qui marchait à côté de lui.

—Mon vieux, je ne donnerais pas ma place pour un louis : ce qu'on voit bien...

Soudain, comme ils atteignaient l'autre côté du marais, un roulement sourd se fit entendre, — les artilleurs hovas venaient de tirer, — et Pierre vit un tirailleur sakalave, son voisin, tomber dans l'herbe, aussitôt tinte de son sang.

Un moment immobilisé, la gorge serrée, il se ressaisit aussitôt et levant son sabre, cria à tue-tête pour dominer le crépitement de la fusillade :

—A droite et à gauche... en tirailleurs !

VIII — LES PREMIERS COUPS DE FEU

Bientôt, par échelons successifs, la compagnie d'avant-garde vint renforcer la ligne formée par les hommes du sous-lieutenant Ladret et, durant une demi-heure, on répondit par des feux à commandements, à la fusillade qui partait des grandes herbes ; pendant ce temps, de Bériex allait prévenir la colonne que l'on était en contact avec l'ennemi.

Maintenant, Pierre avait repris possession de tous ses moyens ; les premières secondes de surprise passées, car ce qu'il avait éprouvé n'était pas autre chose que de la surprise, il se tenait derrière sa section, commandant le feu d'une voix aussi calme, aussi nette que lorsqu'il était dans la cour de l'école de Saint-Cyr.

Son sabre, piqué dans le sol, à portée de sa main, il fouillait à l'aide de sa lunette, le paysage qui s'étendait devant lui, rectifiant avec une précision extrême le tir de ses hommes au fur et à mesure que se déplaçait la cible vivante.

De l'endroit où il se trouvait, le jeune homme distinguait la ville, masse de verdure de laquelle émergent des maisons blanches à toiture de tôle, étincelantes sous le soleil ; sur une esplanade, la